

L' Abeille.

13ème Année.

" Je suis chose légère et vais de fleur en fleur."

13ème Année.

VOL. XIII.

PETIT SÉMINAIRE DE QUÉBEC, 5 FEVRIER, 1880.

No. 21.

Rêverie.

Hier, pensif et seul, en mon âme attendrie
Tout entier absorbé,
J'entretenais ma douce et morne rêverie,
Laisant errer mes pas aux lueurs de l'Ébène

La nature partout jouissait d'un calme immense.
Point de vents ennemis ;
De l'espace des cieux les aetres en silence
Prodiguaient leur lumière aux vallons endormis.

Les champs, malgré la nuit, dévoilaient leur mystère,
S'étendaient à mes yeux
Jusqu'à l'horizon, unissant de la terre
La paisible blancheur avec l'azur des cieux.

Je n'entendais, parfois, que l'abolissement sonore
Des dogues éveillés,
Ou le léger frisson de quelque feuille encore
Fremissant sur ma tête aux arbres dépouillés

Alors, liant mon âme à la mélancolie,
Le cœur plein de soupirs,
Je passais un par un les beaux jours de ma vie,
Les jeux de mon jeune âge, et leurs doux souvenirs

Je n'avais que sept ans ; j'avais dix camarades ;
Des fleurs à nos chapeaux,
Nous faisons dans les champs d'étranges promenades,
Pour prendre un papillon, un petit nid d'oiseaux

Qu'ils sont heureux ces jours, fleurs de notre existence !
Au gré de vents amis,
Comme un pèleri hardi que la vague balait,
Sur le fleuve du temps nous voguons endormis.

Alors, nous ne voyons aux sentiers de la vie
Que parfums et que fleurs,
Et tout paraît charmant à notre âme ravie ;
Nous avançons ; la joie, hélas ! se change en pleurs

Tels, on voit au printemps les arbres du bocage
Fleurs, mystérieux ;
L'été suit, vient la bise, et leur riche feuillage
S'éclaircie fugitif, laissant un tronc nuoveux.

On fait, cher Amédée, où fait notre jeune âge,
Avec ses doux instants ?

Il me semble qu'hier je jouais sous l'ombrage,
Et depuis, ont coulé plus de onze printemps

Et un songe confus s'envole la jennesse ;
Nous sortons du berceau ;
Le temps vole et bientôt la sèvere vieilllesse
Vendra, d'un doigt glacé, nous ouvrir le balbeau

Ste Thérèse, janvier 1880.

LEONAR.

Les Chartreux.

La vue d'un cloître repose le cœur et rafraîchit l'âme. En face de ces hommes voués pour leur vie aux pénitences et aux mortifications, on sent que la vertu n'est pas qu'un mot sur la terre, et que l'amour de Dieu élève l'âme jusqu'à l'héroïsme. La sérénité, la paix planent dans ces longs corridors, à la voûte ogivale, dans ces cellules, dans ces salles, dans ces temples, dont le silence n'est interrompu que par le murmure de la prière, ou la lente psalmodie de l'office di-

vin. Mais ces divines vertus, elles règnent surtout dans le cœur des moines. C'est là qu'est le bonheur, car c'est là qu'est la vertu.

Comme un nombre assez restreint de nos lecteurs ont eu la bonne fortune de visiter ces asiles silencieux où

" La pénitence veille à côté d'un cercueil," et de contempler de près les époux de la solitude. Nous nous permettrons de leur ouvrir quelques-uns de ces sanctuaires accessibles à peu de personnes, du moins dans leurs différentes parties ; car, dans ces vastes établissements, il y a des endroits que l'on ne voit qu'à la condition d'être chartreux.

Tous ces asiles du silence et de la vertu sont protégés contre les bruits du monde par de vastes forêts et couverts de hautes montagnes. Nous ferons une petite excursion aux trois Chartreuses de Grenoble, de Montreuil et de Sélignac. L'une est située sur la crête des Alpes, au pied du Grand Torn, l'autre dans un vaste bocage de Calais, et la troisième dans un vallon du département de l'Ain.

Dans chacun de ces monastères nous avons maintenant des compatriotes. A la Grande-Chartreuse MM. Sirois et Nadeau, à Montreuil M. E. Andet, et à Sélignac M. W. Couture.

* *

LA GRANDE-CHARTREUSE.

Nous sommes à Grenoble, il est 1½ heures P. M., encore quelques minutes, et une voiture nous conduit par une route bordée de grandes rangées d'arbres ; c'est l'entrée du désert. Devant nous se dresse les sommets sourcilieux de la chaîne des Alpes comme une barrière infranchissable. Au pied de la montagne, les voyageurs changent de chevaux ou de mules, et, vers 6½ heures l'ascension commence.

Le chemin taillé dans le roc et appuyé du côté du torrent par un mur solidement construit, monte en serpentant le long du flanc de la montagne. La nature sauvage du paysage est imposante et grandiose, d'autant plus qu'en général le trajet se fait de nuit. De tous côtés les pics ardens dessinent dans le ciel leurs silhouettes fantastiques et projettent sur leurs flancs les ombres épaisses de la nuit ; le grondement lointain du torrent qui roule au fond du précé-

pice, le bruit des arbres agités par le vent, tous conspire à impressionner le pèlerin.

De temps à autre, il faut passer dans des tunnels creusés par les moines dans le roc vif. Il a fallu pour ces travaux gigantesques des efforts surhumains. Mais les moines sont comme les anciens, ils sont patients. L'activité fébrile qui tourmente une société mourante n'a point encore envahi le cloître ; le moine est " citoyen du temps à venir."

Vers le milieu de la route un pont géant traverse le torrent. C'est le pont de St-Bruno. Il est formé d'une seule arche et est en pierre.

Plus loin se dresse le pic de l'aiguille, une pyramide naturelle, sortant du fond du précipice et s'élevant à une grande hauteur. Quelques sapins rabougris s'échappent des crevasses de ses flancs, lui donnant un air pittoresque et sauvage. La montée dure environ deux heures et demie.

Rien ne saurait donner l'idée du spectacle que présente la Grande-Chartreuse dès qu'on commence à l'apercevoir, surtout quand c'est par une belle nuit d'été, transparente comme un demi-jour. Les murs blancs des cellules et de la muraille qui entoure le cloître, resplendissent au rayon pâle de la nuit ; l'aspect grave et sévère du cloître va droit au cœur. Le voyageur s'arrête, saisi, étonné par la majesté du lieu, il craint de troubler cette ville où la paix et la vertu règnent avec le silence, où il n'y a d'autre trône que celui de Dieu, d'autre loi que la règle, d'autre police que la bonne foi et l'obéissance. Je dis ville, car c'est l'effet que produit de prime abord la vue des édifices qui constituent le cloître de la Grande-Chartreuse.

Mais l'étonnement fait place à l'admiration quand on se voit l'objet de l'accueil cordial et bienveillant des frères qui reçoivent à chaque heure du jour et de la nuit.

Un repas frugal attend chaque convive. On n'y voit jamais d'aliments gras. Le menu du repas consiste en vin, beurre non salé, (comme c'est d'ailleurs la coutume en France,) poisson qui vient ordinairement du Torn, et pain ordinaire. On y trouve aussi des chambres très-comfortables, ayant pour tout meuble un lit, une table et un prie-Dieu, et auxquelles on ne reproche que d'être un